



Commémoration de l'Armistice du

11 novembre 1918

Discours de Monsieur Le Maire

François Guy TRÉBULLE

Mardi 11 novembre 2025

Chers Amis,

Nous sommes rassemblés, comme chaque 11 novembre, en ce jour anniversaire de l'armistice de 1918 et de commémoration annuelle de la victoire et de la Paix, pour rendre hommage à tous les morts pour la France.

107 ans après l'armistice, nous honorons la dette solennelle de notre nation tout entière envers ceux qui ont tout donné pour la France. Cette dette ne pourra jamais être payée vis-à-vis de ces quatre-vingt-cinq verriérois, jeunes encore, qui ne sont jamais rentrés, ni vis-à-vis de tous leurs frères d'armes tombés au champ d'honneur ou morts des suites de leurs blessures.

Ils s'appelaient Alexandre, Georges, Charles, Gaston, François, Marcel, Maurice, Joseph, Paul, Fernand

Cette dette ne peut être payée non plus vis-à-vis de ceux qui sont rentrés et qui, eux-mêmes, ont été marqués toute leur vie restante par les blessures physiques et morales, par l'expérience du feu. Leur sacrifice, aussi, même s'il ne s'est pas traduit par la mort, a été offert pour la patrie.

Elle ne peut être payée, cette dette de reconnaissance, vis-à-vis des familles, qui ont été si profondément affligées dans des drames innombrables dont la violence de la douleur s'éloigne dans le temps mais ne s'effacera jamais. Souvenons-nous des 1 400 000 soldats tués, des 600 000 veuves de guerre et des 986 000 orphelins français du fait de cette terrible guerre. Souvenons-nous des mères et des pères qui ne virent jamais revenir leur enfant.



Il nous faut, répondant à la juste demande du législateur, nous souvenir et entretenir la mémoire de ceux qui sont partis, de ceux qui sont restés, de tous nos compatriotes, militaires et civils, qui ont été victimes de l'embrasement du monde par le feu de ces combats. Derrière ces quatre-vingt-cinq Verriérois, ce sont tous les autres qui doivent être présents à notre mémoire, ce sont leurs familles dont nous reconnaissons le sacrifice.

D'où qu'ils viennent, les verriérois d'aujourd'hui descendent de personnes dont la vie a été bouleversée par la guerre, dont les noms des pères, des oncles, des parents, sont gravés sur tant de ces monuments qui rappellent la dette que nous devons encore, à ces morts et aux autres.

La première Guerre mondiale a été le creuset dans lequel tant de vies se sont fondues que notre pays, tout entier, comme l'Europe et le monde, s'en est trouvé changé.

À beaucoup d'égards, le visage de la France d'aujourd'hui a été dessiné par elle.

Les tranchées qui ont réconcilié un temps les Français qui s'étaient tant battus au siècle précédent, ont englouti une jeunesse qui ne pouvait pas être reconstituée. Elles ont fait l'histoire mais aussi influencé la géographie, les territoires. Tant de villages ne se remirent pas de la sanglante ponction qu'ils subirent. Qu'auraient été les réalisations de ceux de cette génération qui ne revinrent pas où revinrent invalides ? De ceux qui ne purent mettre leurs talents au service d'autres actions, qui n'eurent pas d'enfants ? Qu'auraient donné au monde ces 85 verriérois s'ils avaient survécu ?

La guerre a aussi été le cadre d'une découverte, pour beaucoup, de la diversité. La présence massive des troupes françaises issues d'autres continents, venues d'Afrique, mais aussi d'Asie ou d'Océanie a été comme une révélation de la diversité de ceux qui acceptaient de se reconnaître dans le drapeau français et auxquels on a demandé le même sacrifice qu'aux Verriérois. La terre de France fut gorgée d'un sang uniformément rouge qui s'échappait de corps de toutes les couleurs, venus des provinces métropolitaines et d'outre-mer, du Maghreb ou d'Afrique sub-saharienne, d'Indochine aussi, défendre une patrie dont ils se reconnaissaient les enfants. Ils chantaient, comme nous le ferons, la Marseillaise !



L'armistice que nous commémorons invitait à penser le monde différemment, à vivre à la Ville un peu de la fraternité du feu. Elle invitait à oser l'expérience d'un monde uni par l'horreur de la guerre et qui avait la possibilité d'être uni dans la paix. On sait que, de ce point de vue, l'échec fut patent.

Ils s'appelaient Henri, Albert, Louis, Pierre, Léon, Émile, Alexandre, Joseph, Eugène, Émilien

Ils avaient conscience de cette unité du monde, les combattants ; je voudrais citer un témoignage de Georges Goursat dit « Sem » oncle de notre ami Jean-Paul Mordefroid et dessinateur dont on a republié l'ouvrage « Un pékin sur le front » initialement édité en 1917¹.

Il y écrit en octobre 1915 :

« Maintenant c'est un déchainement général. Partout les fusées montent en gerbes ; de tous les côtés à la fois, près de nous, à gauche, à droite, jusqu'aux lointains de l'horizon, les canons dardent leurs lueurs pathétiques et remplissent l'immensité de leurs voix graves et déchirantes... tout tremble, et le silence s'écoule dans une clameur d'apocalypse. »

Il poursuit

« Et quand je pense que je ne vois là qu'un fragment infime de ce drame grandiose, que cette saturnale se déchaîne bien au-delà du champ visuel, que depuis les dunes de la mer du Nord, le long de la plaine de l'Artois et de la Champagne, elle s'étend, prolongeant son réseau de fusées, ses lueurs et son vacarme jusqu'aux forêts de l'Argonne, jusqu'aux gorges des Vosges, je reste confondu par les proportions surhumaines de cette épopée géante...

Et cela n'est encore rien. Partout, partout, sur l'immense front russe, par-dessus les sommets des Alpes dolomites et les monts balkaniques, jusqu'aux frontières de l'Asie, à la même heure, c'est le même sabbat infernal qui ensanglante la nuit sous les mêmes étoiles ».

Oui la conscience d'exister du monde moderne, celui qui se sait uni malgré l'éloignement des continents, est née dans les tranchées sanglantes

¹ p. 93



déchirant la terre de France où l'on savait que l'issue dépendait, aussi, de ce qui se passait au loin, si loin, au même moment.

Dans ces tranchées où furent engloutis Alfred, Rémy, René, Robert, Auguste, Géraud, Gustave, Achille, Georges, Philippe

Mais on sait bien, désormais, que ce n'était que le début sanglant d'une succession de conflits d'une violence inouïe. Sans attendre la fin de la Guerre il y eut le génocide des Arméniens, les soubresauts sanguinaires de la révolution bolchévique... et cela continua, sur tous les continents jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la guerre froide qui la suivit, et fut brûlante dans tant d'endroits ; que dire des attentats terroristes, notamment du 9 août 1982, 25 juillet 1995 et 13 novembre 2015 qui ensanglantèrent notre pays ? Maintenant encore, par les guerres contemporaines africaines ou européennes, il se poursuit, hélas, le *sabbat infernal qui ensanglante la nuit sous les mêmes étoiles*.

Non, le 11 novembre 1918 ne signa pas la fin de la « der des der » mais offrit une pause dans un interminable conflit. Jaurès avait tort lorsqu'il soutenait à la Chambre des députés, le 20 décembre 1911, que « *La guerre même travaille à sa manière pour la paix par l'idée des horreurs que la guerre moderne déchaînerait* ». Il avait raison cependant en prédisant qu'une guerre courte serait illusoire et que « *Ce seront des masses humaines qui fermenteront dans la maladie, dans la détresse, dans la douleur, sous les ravages des obus multipliés, de la fièvre s'emparant des malades.* »

L'idée des horreurs ne prévint pas la guerre, leur mémoire n'évita pas sa réitération.

Est-ce à dire que les sacrifices et les souffrances de « ceux de 14 » et de notre peuple tout entier n'avaient pas de sens ? Certainement pas, mais assurément qu'ils auraient pu être évités et que ceux qui payèrent le prix le plus élevé lancent, par-delà les générations, une solennelle injonction à rechercher la paix.



C'est leur voix qui retentit, celle d'Eugène, André, Henri, Hubert, Pascal, Étienne, Raoul, Adolphe, André, Octave

Ce n'est pas la guerre que nous commémorons, c'est la victoire, la paix, ceux qui sont morts pour la France en offrant leur sacrifice pour elle. Ils ne recherchaient pas la mort mais l'acceptaient avec toute sa brutale injustice comme prix de cette paix, non pas pour eux-mêmes mais pour tous, pour les autres, pour nous qui sommes leurs héritiers.

Toujours dans ce même discours, Jaurès invitait, sans méconnaître les forces de guerre qui sont dans le monde, à « reconnaître et saluer les forces de paix ». Malgré le chaos présent qui embrase l'est de l'Europe et celui de la méditerranée, qui déchire l'Afrique ; malgré les tremblements qui découlent de certaines postures tenues en Amérique, malgré les conflits qui, ouverts ou larvés, sont encore présents en Asie, « il faut reconnaître et saluer les forces de paix ».

À chaque génération, il appartient de répondre aux défis qui sont les siens.

Ils y ont répondu Émile, Édouard, Jean, Jacques, Jules, Joseph et Victor

Et nous, saurons-nous, pourrons-nous y répondre ?

Saurons-nous mieux que par le passé privilégier l'intérêt général et non les intérêts particuliers ?

Saurons-nous essayer, à temps et contre-temps, de protéger la paix, y compris en sachant être forts et puissants, *Si vis pacem, para bellum*.

Saurons-nous secourir la paix là où elle est menacée et ne pas détourner le regard ?

Saurons-nous convaincre que la paix est seule désirable et faire primer ici, d'abord, partout ensuite, la civilisation sur le désir de puissance ?



Saurons-entendre la voix encore vivante de Jaurès qui offrait dès 1911 « *une protestation contre la prétendue fatalité de la guerre* » et osa « *dire au peuple, à tous les peuples, le mot du vieux Corneille : « Ne veuillez point vous perdre et vous serez sauvés ! »* ». Il l’a dit aux peuples d’hier mais par-delà le temps et la mort, ce mot vaut pour tous ceux d’aujourd’hui.

Entendons-le et faisons-le entendre : « *Ne veuillez point vous perdre et vous serez sauvés !* »

Je vous remercie.